



LA POÉSIE ET LA DOULEUR

LA MUSE AU POÈTE

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-là s'élargir, cette sainte blessure,
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur ;
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieus.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur,
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mer désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égarer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant.
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

ALFRED DE MUSSET.

(Nuit de Mai.)

FAIS CE QUE DOIS

—Mes enfants, commença le capitaine Weber de sa voix grave, c'est une triste histoire. Et si je vous la raconte aujourd'hui, assombrissant ainsi la fin de notre joyeux dîner de bivouac, c'est parce qu'elle s'est passée dans ce village—le mien—dont vous apercevez le clocher derrière cette colline, et aussi parce que je vous dois l'explication de la mine morose que vous m'avez vue toute la journée.

Les officiers rapprochèrent leurs pliants de la table, car le capitaine était de ceux qu'on écoute toujours. Devant eux, la double ligne des tentes faisait de larges taches blanches dans le fond déjà assombri de la vallée, et la grande rumeur du camp montait, se perdant dans les sapins qui couronnaient les hauteurs.

—C'était au début de nos revers de 1870, reprit le capitaine. J'étais alors sergent au 5^e bataillon des chasseurs à pied, un de ceux qui n'ont pas ménagé leur sang dans cette funeste guerre. Nous reculions, en vertu d'ordres supérieurs, sans trop savoir où nous allions, abandonnant ces Vosges cependant si faciles à défendre.

—Un soir, nous arrivâmes, serrés de près par l'ennemi, dans le village que vous voyez là. C'était le mien, je vous l'ai dit. L'ordre était venu de le défendre jusqu'à l'arrivée du reste de la brigade, dont nous faisons partie.

—J'y avais laissé, au début de la guerre, ma mère et ma sœur—une enfant de dix-huit ans—mais je ne croyais pas les y retrouver, supposant qu'elles avaient fui devant les menaces de l'inva-

sion, comme la plupart des habitants du pays. Quelle ne fut donc pas ma surprise—et mon inquiétude aussi—en les retrouvant toutes deux dans notre vieille maison, semblant ne pas se douter des dangers qu'elles allaient courir ! Elles n'avaient pas voulu, les vaillantes, croire à nos revers, car nos montagnes leur paraissaient inviolables.

Il était tard maintenant pour songer à les mettre en sûreté. Quand les premiers moments d'effusion et de tendresse furent passés, je leur confiai que le village allait être attaqué probablement le lendemain ; elles ne s'en montrèrent pas alarmées :

—Vois tu, me dit ma mère. J'ai si souvent et si ardemment désiré être à tes côtés pendant cette guerre, partageant tes dangers et prenant un peu de tes souffrances ! Demain, au moins, je serai là !

—Et puis, ajouta ma sœur, ne faudra-t-il pas des femmes pour soigner les blessés ? Sois sans crainte pour nous, frère, la mère et la sœur d'un soldat n'ont pas peur d'une bataille !

—Hélas ! messieurs, je fus bien imprudent et bien fou, mais je me laissai gagner et presque rassuré par ce calme admirable. Je n'insistai pas pour leur faire quitter la maison.

—Vous savez combien les heures passent vite au milieu de ceux qui nous sont chers. Le jour naissait quand je les quittai pour rejoindre ma compagnie.

—Le commandant du bataillon avait déjà commencé à organiser la défense du village. De tous côtés les chasseurs s'agitaient, crénelant les murs, creusant des fossés, élevant des barricades.

—Ma section était commandée par un adjudant. Elle fut désignée pour défendre une barricade construite précisément au fond de la rue où s'élevait notre maison.

—A peine étions nous installés que la fusillade éclatait du côté des avant-postes. Les Prussiens, comme toujours, étaient en force ; nos grand'gardes ne purent tenir longtemps et se replièrent sur nous. L'attaque du village commença.

—Accroupi derrière la barricade, l'arme prête, je ne pouvais détacher mes yeux de la vieille maison que je voyais à cinquante pas de moi, portes et fenêtres closes, comme abandonnée, et qui renfermait entre ses quatre murs tout ce qui me restait au monde.

—C'était la plus solide du village. Adossée à la rivière infranchissable en ce moment, protégée par les feux de la barricade de qui semblait avoir été construite exprès pour en défendre les abords, elle offrait un abri relativement sûr. —Les Prussiens n'y arriveront jamais", pensais-je.

—Cependant la fusillade se rapprochait de plus en plus, et elle devint bientôt assourdissante. L'ennemi attaquait de trois côtés à la fois. Accueilli par de terribles feux de salve, il n'en continuait pas moins sa marche en avant, faisant des pertes énormes, mais les comblant sans cesse par de nouveaux renforts. Pied à pied, nos premières lignes reculaient... Quelques casques pointus se montrèrent bientôt à l'extrémité de la rue que nous occupions, puis d'autres, puis d'autres encore : le moment était venu de nous défendre à notre tour...

—Attention ! mes enfants ! dit l'adjudant d'une voix calme. Feu de section !... à trois cents mètres ! joue !... Il ne put achever son commandement : une balle au milieu du front venait de l'étendre raide.

—Je me trouvais, par ce fait, commandant de la barricade. Il n'y avait pas de temps à perdre, les Prussiens s'avançaient au pas de charge.

—Feu de section ! répétai-je, à deux cents mètres ! joue !... "

—Alors, messieurs, au moment où j'allais commander : Feu ! il se passa une chose terrible, une de ces choses que Dieu, qu'on dit juste et bon, ne devrait pas permettre...

—La porte de notre maison s'ouvrit, et j'en vis sortir ma mère portant dans ses bras ma sœur, évanouie ! Et elle venait à moi, la pauvre femme, en trébuchant à chaque pas sous son précieux fardeau, et derrière elle, et plus vite qu'elle, s'avançait cette colonne prussienne qu'il fallait arrêter à tout prix ! Pourquoi était-elle là ? Je ne le compris que trop en voyant nos fenêtres se garnir de casques prussiens : la maison avait été tournée et envahie...

—Oh ! ce fut une minute atroce. Elle n'était

plus qu'à dix pas de moi, devant les fusils de mes hommes qui attendaient, le doigt sur la détente... Ne pas commander le feu, c'était forfaire à mon devoir de soldat, c'était laisser prendre la barricade.

—"Feu ! criai-je affolé, dans un paroxysme de désespoir et de rage.

—Et, franchissant la barricade entraînant mes hommes, je me jetai à corps perdu, la baïonnette haute, sur la tête de la colonne prussienne, qui recula bientôt et se débanda sous cette furieuse attaque...

—Que vous dirai-je, messieurs ? Toutes ces choses s'étaient passées en bien moins de temps que je ne vous les raconte... J'avais heurté du pied, en courant, deux corps de femmes criblés de balles. J'étais ivre, perdu, fou.

—Ce qui se passa ensuite, je ne sais plus. Une seule idée nette me restait au cerveau : tuer et me faire tuer ensuite.

—Et je frappais comme un insensé ; ma baïonnette était rouge, mes mains pleines de sang...

—Et justement parce que je cherchais la mort, les balles ne voulurent pas de moi. Le soir me retrouva agenouillé auprès des chères mortes.

—Ma sœur avait conservé son doux et calme visage, mais dans les grands yeux ouverts de ma mère, il y avait je ne sais quoi de menaçant et de sombre—suprême regard de haine à l'ennemi, sans doute—malédiction au fils parricide, peut-être...

—Le capitaine Weber avait dit ces derniers mots d'une voix sourde, comme en un sanglot. Et cachant dans ses mains sa tête énergique et fière, il laissa deux grosses larmes glisser lentement entre ses doigts.

Les officiers respectèrent ce douloureux silence ; un à un, ils se levèrent et regagnèrent leur tente.

—La nuit était tout à fait venue. Du camp presque endormi, une voix s'éleva, jeune et forte, chantant *Sidi-Brahim*, l'hymne des chasseurs à pied. Et les échos des sapins répétèrent ce chant, dont les paroles sont presque naïves, mais dont la musique semble faite de grondements de canons et de cliquetis d'épées :

En avant, braves bataillons !
Jaloux de notre indépendance,
Si l'ennemi vers nous s'avance,
Marchons, marchons, marchons !
Mort aux ennemis de la France !

FRANCIS PARNET.

L'ADORATION

L'homme porte en soi deux instincts quand il pense à Dieu, le mystère et l'adoration. Le mystère, c'est l'œuvre de la raison humaine de l'élargir, de l'éclairer, de l'écartier toujours davantage, sans le dissiper complètement jamais. La prière, c'est le besoin du cœur de répandre sans cesse l'imploration utile ou inutile, entendue ou non, comme le parfum sur les pas de Dieu. Que ce parfum tombe sur les pieds de Dieu, ou qu'il tombe à terre, n'importe, il tombe toujours en tribut de faiblesse, d'humiliation et d'adoration !

Mais qui sait s'il est perdu ? qui sait si la prière, cette communication sensible avec la toute puissance invisible, n'est pas, en effet, la plus grande des forces naturelles ou surnaturelles de l'homme ? Qui sait si la volonté suprême n'a pas voulu, de toute éternité, l'inspirer, et l'exaucer dans celui qui prie, et faire participer ainsi l'homme lui-même par l'invocation au mécanisme de sa propre destinée ? Qui sait enfin si Dieu, dans sa sollicitude éternelle pour les êtres émanés de lui, n'a pas voulu leur laisser ce rapport avec lui-même, comme la chaîne invisible qui suspend la pensée des mondes à la sienne ? Qui sait si, dans la solitude majestueuse peuplée de lui seul, il n'a pas voulu que ce vivant murmure, que cette conversation inextinguible avec sa nature s'élevât et redescendit sans cesse, sur tous les points de l'infini, de lui à tous les êtres qu'il vivifie, qu'il embrasse et qu'il aime, et de tous ces êtres jusqu'à lui ? Dans tous les cas, la prière est le plus sublime des privilèges de l'homme, puisque c'est celui qui permet de parler à Dieu ; et Dieu fût-il sourd, nous le prions encore ; car, si sa grandeur était de ne pas nous entendre, notre grandeur à nous serait de le prier.